

—Et puis il a probablement son idée, car selon son habitude, il ne nous a pas tout dit.

—C'est ce que je lui reproche toujours.

—Voilà une autre porte qui indique une troisième chambre ?

—Oui, une chambre réservée.

—Pourquoi faire ?

—Ma foi, je n'en sais rien. Nous ne devons point monter au premier étage ; il est nécessaire, paraît-il, que ma nièce croit qu'elle est seule avec les deux filles de la baronne de Valdreck.

—Est-ce que cette propriété lui appartient ?

—Elle n'en est que la locataire, les meubles même ne sont pas à elle.

—Louer une maison au milieu d'un désert, quelle singulière idée !

—Eh, mon cher, l'Autrichienne avait évidemment ses raisons pour faire cette location. On n'a qu'à regarder autour de soi pour comprendre que cette habitation isolée, perdue au milieu des arbres, peut servir à bien des choses.

Ils étaient descendus au rez-de-chaussée.

—Tiens, voilà ta chambre, dit Sosthène ouvrant une porte ; et voici la mienne, ajouta-t-il, en ouvrant une seconde porte.

—Des barreaux à toutes les fenêtres, fit Des Grolles.

—On a le droit de craindre les voleurs, répliqua Sosthène avec un gros sourire.

—En définitive, où sommes-nous ici ? Comment appelle-t-on cet endroit ?

—Le clos de la Belle-Bonnette.

Malgré l'isolement de cette maison, elle n'est qu'à vingt minutes de la Celle et à peu près à la même distance de Bougival et de Rueil. C'est principalement dans ces trois localités que tu iras chercher nos provisions, un jour à Rueil, le lendemain ailleurs ; il ne faut pas éveiller l'attention des gens trop curieux.

Mais nous perdons un temps précieux à causer. Il faut que tu rentres à Paris de bonne heure pour être de retour ici à la tombée de la nuit.

—Alors, je n'irai pas à Montmartre ?

—Tu n'as rien à y faire.

—Et tes deux lettres ?

—José les a, il les fera mettre à la poste ce soir. Ah ! n'oublie pas d'apporter ce soir deux ou trois bouteilles d'absinthe.

—C'est bon, répondit Des Grolles, en faisant la grimace, on fera ta commission.

### III

Après avoir quitté Morlot, le comte de Montgarin prit une voiture de place et se fit conduire rue d'Astorg.

Eperdu de honte, fou de douleur, il était en proie à une agitation fébrile.

Il entra chez lui comme un forcené, ouvrant et refermant les portes avec violence, faisant craquer et raisonner le parquet sous ses pieds.

En entendant ce vacarme dans la maison, le vieux François accourut et s'arrêta étonné et tout interdit en face de son maître.

—Où est M. de Rogas ? lui demanda Ludovic d'un ton bref.

—Je pense qu'il est dans sa chambre, répondit le vieillard.

Ludovic entra chez le Portugais comme une bombe.

—Ah ! ah ! fit-il avec un accent étrange, vous êtes là, vous voilà.

Les deux hommes, face à face, restèrent un moment silencieux, croisant la flamme de leurs regards. Dans celui de Ludovic, il y avait de la fureur ; celui du Portugais dissimulait mal une grande inquiétude. Toutefois, il ne perdit pas contenance.

—Voyons, mon cher Ludovic, dit-il de sa voix mielleuse, qu'avez-vous ? En vérité, vous êtes dans un état pitoyable, que vous est-il donc arrivé ?

Le comte de Montgarin poussa un long soupir.

—De Rogas, oh ! mon cher de Rogas, je crois que je vais devenir fou !

—Oh ! oh ! pensa José Basco, il m'appelle son cher de Rogas.

Complètement rassuré, son inquiétude disparut.

—Vraiment, mon cher Ludovic, en vous regardant je suis tenté de le croire, répondit-il. Allons, calmez-vous, et faites-moi connaître la cause de l'état de surexcitation dans lequel je vous vois. Si vous avez besoin du comte de Rogas, vous savez que vous pouvez compter sur lui.

Le jeune homme secoua la tête avec un air découragé.

—De Rogas, prononça-t-il sourdement, tout est perdu.

—Hein, que voulez-vous dire ?

—De Rogas, je n'épouserai pas Mlle de Coulange.

—Que dites-vous là ? s'écria le Portugais, ayant l'air très effrayé.

—La vérité.

—Ah ça ! êtes-vous réellement fou ?

—Oui, répliqua Ludovic avec emportement, je suis fou de rage.

—Je ne comprends pas du tout, murmura José Basco.

Ludovic raidissait ses bras, les talons de ses bottines martelaient le parquet ; ses yeux, roulant dans leurs orbites, lançaient des éclairs fauves ; sa figure avait pris une expression horrible.

—Et nous étions à la veille du mariage, dit-il, d'une voix rauque, et les millions du marquis allaient être à moi !

José s'approcha de lui et le regarda fixement dans les yeux.

—Oui, poursuivit Ludovic, j'allais avoir des millions, car vous me les aviez promis, de Rogas, ces millions du marquis. Plus rien ; tout s'effondre ; mes rêves de plaisirs, de jouissances s'en vont en fumée. Tenez, il me semble qu'en ce moment j'étranglerais quelqu'un avec volupté ?

Ses yeux continuaient à lancer des éclairs farouches et ses pieds battaient le parquet avec fureur.

Maintenant le regard du Portugais exprimait l'étonnement, la stupéfaction.

—Vous m'avez retiré du fond d'un abîme, de Rogas, reprit Ludovic, je vais y retomber, et cette fois pour n'en plus sortir. Vous avez voulu me sauver, vous n'avez pas réussi. Vous avez eu tort de me prendre pour associé ; vous avez dépensé pour moi deux ou trois cent mille francs peut-être... Allez, de Rogas, vous auriez bien fait de me laisser me brûler la cervelle.

Malgré son agitation un peu factice, le comte de Montgarin parlait avec un tel accent de vérité que José Basco s'y laissa tromper.

—Vous voyez, mon cher Ludovic, dit le Portugais, que je vous écoute avec beaucoup de complaisance ; mais j'attends vainement une explication que vous ne me donnez point. Vous me dites que vous n'épouserez pas Mlle de Coulange. Pourquoi ? Maximilienne vous aime : ce n'est certainement pas elle qui vous repousse. Vous seriez-vous querellé avec le comte de Coulange ? Mais non, puisqu'il n'est pas à Paris en ce moment... Le marquis et la marquise vous auraient-ils mal reçu ? Enfin, pour que vous soyez si désespéré, que s'est-il passé aujourd'hui à l'hôtel de Coulange ? Je ne sais quoi supposer, et il est important que je sache...

—Vous allez savoir, de Rogas : Mlle de Coulange a disparu, et par certains renseignements qu'on a pu obtenir, on a acquis la certitude qu'elle a été enlevée.

—Enlevée ! la fille du marquis de Coulange ! Mais c'est impossible ! exclama José.

—Oui, cela paraît impossible, et pourtant c'est vrai.

Le Portugais se donna un air consterné.

—Voilà un malheur bien imprévu, murmura-t-il.

—Et qui détruit toutes nos belles espérances. Tout ce que nous avons fait et rien c'est la même chose. Vous réfléchissez, de Rogas, mais allez, je lis dans vos yeux : vous pensez comme moi que tout est perdu, tout, tout !

—Je réfléchis en effet, mon cher comte, et je me dis qu'il est impossible qu'on ne retrouve pas Mlle de Coulange.

—Illusion, de Rogas.

—Permettez, Ludovic, dit de Rogas, je n'ai pas l'esprit troublé comme vous ; je cherche à m'expliquer ce rapt vraiment singulier, j'examine la situation. Mon pauvre Ludovic, vous êtes amoureux, etc...

—Amoureux, allons donc ! fit le jeune homme avec un haussement d'épaules qui doublait la valeur de sa négation.

Nouvelle stupéfaction de José Basco.

—Comment, vous n'adorez pas Maximilienne ? s'écria-t-il.

—Elle ne me déplaît pas, voilà tout, répondit froidement Ludovic.

—Vous m'avez dit cent fois que vous en étiez amoureux fou !

—Parbleu ! à vous, à elle et aux autres, j'ai dit bien des choses dont je ne pensais pas un mot. Je jouais mon rôle, j'étais tout entier dans la peau du personnage exigé pour la circonstance. Après tout, je pouvais faire un mari tout comme un autre... J'aurais eu les plus beaux chevaux de France et d'Angleterre, j'aurais brillé sur le turf. J'ai la passion du jeu, j'aurais joué, mon immense fortune me l'eût permis. Mais j'aurais voulu, surtout, éblouir Paris par mon luxe, écraser de mon dédain, de mon mépris et de mon insolence tout mes lâches amis d'autrefois, qui m'ont abandonné à l'heure de ma ruine ; de Rogas, ce que j'adorais dans ma belle fiancée, c'étaient les nombreux millions du marquis de Coulange. Quelle magnifique affaire manquée ! Et dire que je tenais ces millions... Ah ! tenez, de Rogas c'est à crever de rage !

Le jeune homme jouait si merveilleusement son rôle que José Basco n'eut pas même la pensée que tout cela pouvait n'être qu'une comédie. Tant il est vrai que les plus fins, les plus habiles, sont quelquefois plus faciles à tromper que ceux qui ont seulement pour se défendre leur défiance naturelle.

—Bravo ! mon cher Ludovic, s'écria-t-il. Ah ! je retrouve mon jeune comte de Montgarin !

Il avait pris les mains du jeune homme et les serrait à les briser. Ses yeux noirs brillaient comme des tisons.

Ludovic parut profondément touché de ce témoignage d'affection.

—Mon cher de Rogas, dit-il avec une émotion parfaite, vous ne m'en voulez point, n'est-ce pas ? Ah ! vous êtes toujours généreux